

CINEMA

Nothing is real

Stay est un de ces films qu'on n'est pas prêts à oublier. Non pas pour les émotions fortes qu'on éprouve, mais pour les conclusions multiples à en tirer.

Ce film ne dure que dix minutes. En temps réel. Le temps d'une agonie sur le pont de Brooklyn. Mais quelle réalité? Ce film est profondément bouddhiste. Pourtant il n'est pas vraiment le genre d'oeuvre qui invite à rester zen. Au contraire, Stay retire au spectateur tout sentiment de sécurité dans l'organisation de sa vie en lui ôtant l'assurance de tout point d'accroche avec la réalité. En somme une interprétation occidentale et tragique des vieilles sagesses asiatiques, qui tirent tout leur réconfort de l'illusion de la réalité.

Et ce n'est qu'une des choses qu'on peut dire de ce film, qui est sûrement un des rares méritant vraiment le label de cinéma contemporain. D'abord, l'usage de la nouvelle technologie numérique, qui pour une fois ne soumet pas l'histoire à ses gadgets et lubies mais la complète et se rend même indispensable. Personne ne pourra plus dire que le "vrai" cinéma serait celui qui sait se passer des effets numériques. Car dans Stay ils sont bien plus qu'une illustration: ils font du sens.

Stay, à l'Utopia

Ils donnent même du sens aux images, en les filtrant, en leur ôtant leurs prétentions au réalisme. Quand les bretelles du pont de Brooklyn s'enveloppent d'une matière gélatineuse, qui fait penser à des méduses, on est loin des poissons qui traversent le ciel nocturne d'un Arizona Dream de Kusturica. Ce ne sont pas des effets poétiques, mais des traductions littérales de ce qui se passe au

moment même. Difficile à imaginer? Il faut avoir vu pour comprendre.

Et puis l'histoire du film, qui n'en est pas une, pas deux mais une explosion-implosion à la fois. Toutefois il ne s'agit pas d'un remake de Magnolia, où le spectateur pouvait avoir parfois du mal à suivre, mais où le fil rouge de la logique lui restait pourtant toujours noué à la main. Disons qu'il s'agit plutôt d'un groupe de poupées russes, dont la dernière aurait commis un attentat suicide. Le tout filmé au moment de l'explosion du groupe entier. Tous les personnages sont multiples, non pas interchangeables mais interdépendants. Ils n'existent

pas l'un sans l'autre, même s'ils ne savent souvent pas qui ils sont. On ne peut pas s'astreindre ici de dispenser un peu de philosophie, car c'est aussi cela Stay: un essai rendu réalité cinématographique. Si une histoire classique fonctionne comme un arbre avec ses racines et ses dépendances, Stay représente une racine plate et souterraine où aucun élément est en-dessous de l'autre, mais tous sont interdépendants. En fait comme une racine de champignon, appelée aussi rhizome ... et donc un des essais les plus connus des deux enfants terribles de la philosophie post-moderne qu'étaient Gilles Deleuze et

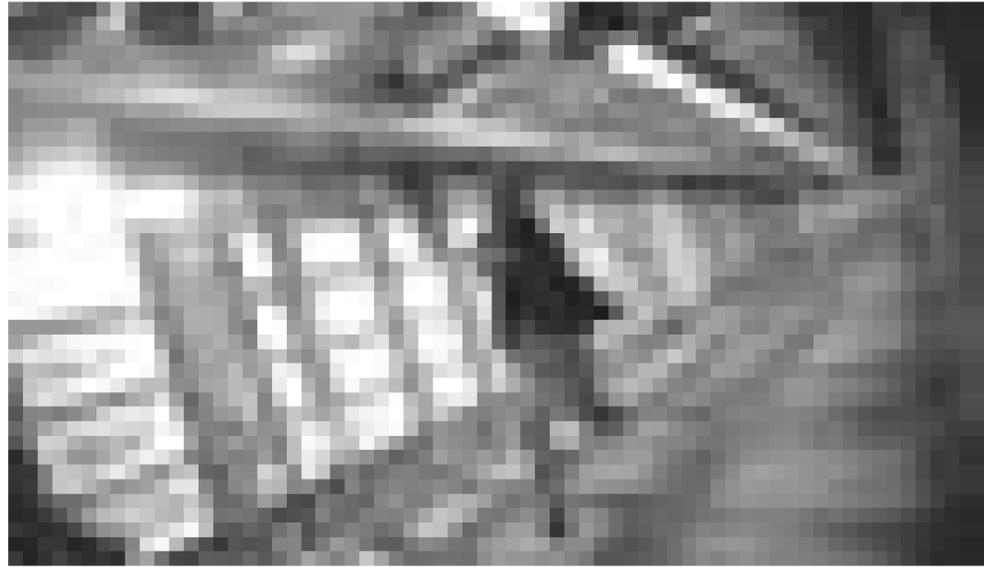
Félix Guattari. Le point de commencement étant celui de la mort, de la fin d'un jeune homme blessé dans un accident et dont partent tous les fils qui se dénouent et se rembobinent à tour de rôle.

On peut dès à présent gager que ce film fera l'objet de toute une série d'analyses universitaires et qu'il sera rangé parmi les "grands", comme Mulholland Drive de David Lynch ou Le Mépris de Jean-Luc Godard. Même s'il ne joue pas sur les mêmes registres que ces derniers, le film de Marc Forster est une méditation géniale sur l'espace-temps et l'infini des possibilités qu'il renferme.

D'autant plus que le choix des acteurs n'est pas non plus un hasard. Naomi Watts, rendue célèbre pour son rôle dans Mulholland Drive justement, sait mettre en valeur toutes les nuances de sa fragile et insolite beauté. Tandis que le jeune Ryan Gosling brille dans son interprétation de beau ténébreux à double-fond. Quant à Ewan McGregor, il est parfait dans son rôle de psychiatre-détective perdant peu à peu les repères. Dans sa naïveté il devient vite la seule personne de référence du spectateur, sans pourtant pouvoir le guider vers l'issue finale.

En somme, un film à voir et à revoir.

Luc Caregari



Même si tout lui dit de rester, le jeune psychiatre préfère prendre la fuite. Mais que craint-il?

AUSSTELLUNG

Des Kaisers Gold

Eine monumentale Ausstellung im Geschichtsmuseum erläutert das Leben und Wirken des letzten luxemburgischen Kaisers. Dabei gehen manche Episoden im Goldrausch etwas unter.

In einer groß angekündigten Sonderausstellung zeigt das Musée nationale d'histoire et d'art in Zusammenarbeit mit dem Museum der Bildenden Künste in Budapest den Lebensweg Sigismunds, dem letzten Herrscher der Dynastie der Luxemburger. Schwerpunkt der Ausstellung sind die kulturellen Entwicklungen innerhalb Europas und deren Wechselwirkungen mit Sigismunds Herrschaft. Gleich zwei Stockwerke nimmt sich das Museum am Fischmarkt um in verschiedenen Themenbereichen auf den Sohn Karls IV. einzugehen. Schließlich müssen die mehr als 400 Exponate aus Hunderten von Sammlungen aus 19 Ländern alle Platz finden.

Sigismund von Luxemburg wurde 1368 als Sohn des illustren Karl IV. und Elisabeths von Pommern geboren; durch die Heirat mit Maria von Ungarn, der Tochter Ludwigs des Großen, gelangte er 1387 auf den ungarischen Thron. Er wurde zum römisch-deutschen König gewählt, er war König Böhmens und - Höhepunkt seiner Karriere - römisch-deutscher Kaiser von 1433 bis zu seinem Tod 1437. Er gilt als Reichs- und vor allem Kirchenreformer, der Vermittler in causa Abendländisches Schisma, wenn auch seine Rolle beim berühmten Konstanzer Konzil (1414-

1418) nicht unumstritten ist; man siehe die Affäre um Jan Hus. Der Reformator wurde - trotz Sigismunds Versprechen auf freies Geleit - auf dem Scheiterhaufen verbrannt. Dieser Imageschaden des Kaisers verkommt in der Ausstellung zur Randnotiz.

Die Ausstellung beginnt chronologisch Ende des 14. Jahrhunderts. Der Einfluss der Dynastie der Anjou prägt das europäische Kulturgut. Vor allem Ludwig der Große hat dazu beigetragen, die höfische Kultur auf ein hohes Niveau zu bringen, sei es in der Architektur, Skulptur oder Goldschmiedekunst. Die Ausstellung präsentiert im ersten Raum diverse Kronen und Mantelschließen aus dem Zeitraum um 1370. Inwiefern Sigismund durch dieses Erbe beeinflusst wurde, zeigen seine Münzen und Siegel. Er übernahm das Münzprägesystem der Anjous, auch seine ersten Siegel zeigen Ähnlichkeiten mit denen seines Vorgängers. Kulturgeschichtlich interessant sind die ausgewählten Skulpturen aus dem berühmten Skulpturenfund von Budar: Die bei einer Grabung 1974 in Sigismunds Burg gefundenen Statuen aus dem ersten Viertel des 15. Jahrhunderts - mehrere Hundert an der Zahl und leider meistens beschädigt - deuten auf die Präsenz

einer Werkstatt vor Ort. Spannend hierbei ist der sichtbare Einfluss franko-flämischer Meister. Man kann also annehmen, dass sich Sigismund ausländische Bildhauer an den Hof geholt hat und so einen internationalen Austausch gefördert hat. Zu den eindrucksvollsten Exponaten zählt die Kopfreliquie des Heiligen Ladislaus, dem Vorfahren und Schutzpatronen Sigismunds, die Büste stellt ein Musterbeispiel der besonders in Ungarn perfektionierten Technik des Drahtemails dar.

Ein ganzer Raum ist dem Drachenorden gewidmet, wichtiges Element in Sigismunds Biografie. Zahlreiche Herrscher des 14. und 15. Jahrhunderts gründeten weltliche Orden, die ihre Hausmacht stärken und Schutz bieten sollten: In dieser Tradition gründete Sigismund 1408 den Drachenorden. Dessen Abzeichen, das Flammenkreuz und der kreisförmige Drache, kann man auf dem eindrucksvollen "Jankovich-Sattel" begutachten. Die letzten Räume sind der internationalen Gotik, der bestimmenden Stilrichtung des 14. und 15. Jahrhunderts, gewidmet. Dem dort gezeigten Triptychon von Thomas von Kolozsvár, von Sigismunds Hofkünstler in Auftrag gegeben, sollte sich der vielleicht schon erschöpfte Besucher noch unbedingt zuwenden.

Der Besuch der Ausstellung nimmt viel Zeit ein, wenn man sich richtig auf alles einlassen will. Eine ungewollte Übersättigung ist leider die Folge der beeindruckend hohen Zahl an Exponaten. Wäre weniger mehr gewesen?

Weniger Pathos sicherlich. Der Besucher könnte sich leicht genötigt fühlen durch den allzu preisenden Ton verschiedener Erläuterung, die

den Verdacht einer etwas undifferenzierten Darstellung des großen Luxemburgers nähren.

Sandy Artuso



Hier ist alles Gold was glänzt: Kelch aus der Sammlung Sigismunds.

(Foto: Katalog)

Sigismund von Luxemburg - König und Kaiser (1387 - 1437)
Ausstellung
14 Juli - 15 Oktober 2006
Musée nationale d'histoire et d'art Luxembourg